

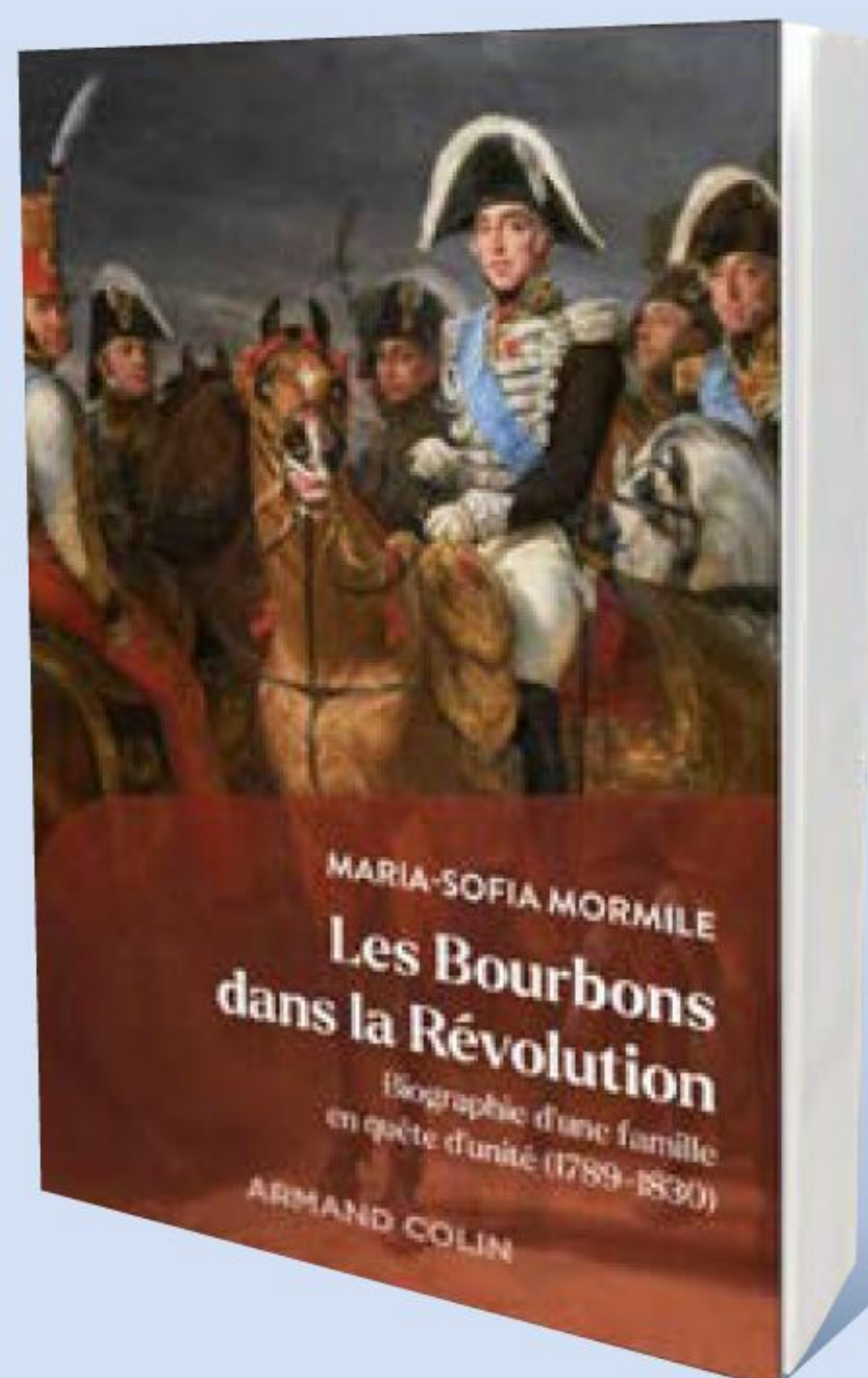
Les Bourbons, une famille en or

À la veille de la Révolution, une stricte hiérarchie structure ce tout petit groupe familial qui gère en « copropriété » le royaume de France. Et si tout bascule en 1789, puis en 1830, avec la rébellion des cadets Orléans, il s'agirait plus d'un jeu de circonstances malheureux que d'un complot...

Pendant plus de deux siècles, de la Fronde à la III^e République, la rivalité entre la branche aînée des Bourbons, issue de Louis XIV, et la branche cadette, issue de son frère Philippe, duc d'Orléans, a été l'un des grands ressorts de l'Histoire de France. Il est généralement admis que les Orléans n'ont jamais cessé d'ambitionner la couronne et qu'ils ont joué un rôle majeur dans la Révolution de 1789 et dans celle de 1830. Au vote de la mort de Louis XVI par son cousin Philippe Égalité, en janvier 1793, répond l'usurpation du trône de Charles X par son cousin Louis-Philippe, fils de ce même Philippe Égalité, en août 1830.

L'étiquette d'abord

À partir de nombreux documents inédits, notamment des correspondances entre princes, Maria-Sofia Mormile renverse la perspective. Au-delà de l'opposition entre branches, elle montre l'unité profonde de ce groupe familial d'un type particulier qu'est la maison de France. Une micro-société de taille excessivement réduite mais régie par des règles hiérarchiques et protocolaires extrêmement strictes, que tous



connaissent et appliquent : la famille royale au sens restreint (le roi, les enfants de France, les petits-enfants de France) se distingue des princes du sang issus de branches cadettes (Orléans,

Condé, Conti). Ces derniers surplombent les « princes légitimés », catégorie qui se réduit, à la veille de la Révolution, au seul duc de Penthièvre. Parmi les princes du sang, le duc d'Orléans occupe une situation prééminente en tant que « premier prince du sang ».

L'affaire se corse du fait de fréquents mariages entre membres des différentes branches, de leurs sympathies ou antipathies réciproques et de leurs options politiques plus ou moins divergentes. Mais, quelle que soit la violence de ces oppositions, les princes nourrissent une même conviction de faire

corps, d'être en quelque sorte copropriétaires de la couronne de France, dont le roi n'est que le fidéicommissaire. Forts de cette idée, ils revendiquent à la fois une position dans l'État monarchique et un rôle politique à jouer. C'est donc plutôt par le jeu des circonstances, conclut l'auteur, que par une suite d'intrigues, que les Orléans ont contribué, à deux reprises, à la chute de la branche aînée. Ils n'ont jamais cessé de se sentir Bourbons et, après 1830, d'espérer le retour à l'unité perdue. Une étude passionnante, aussi bien pour les amateurs d'histoire dynastique que pour les historiens de la Révolution et du premier XIX^e siècle. **■**

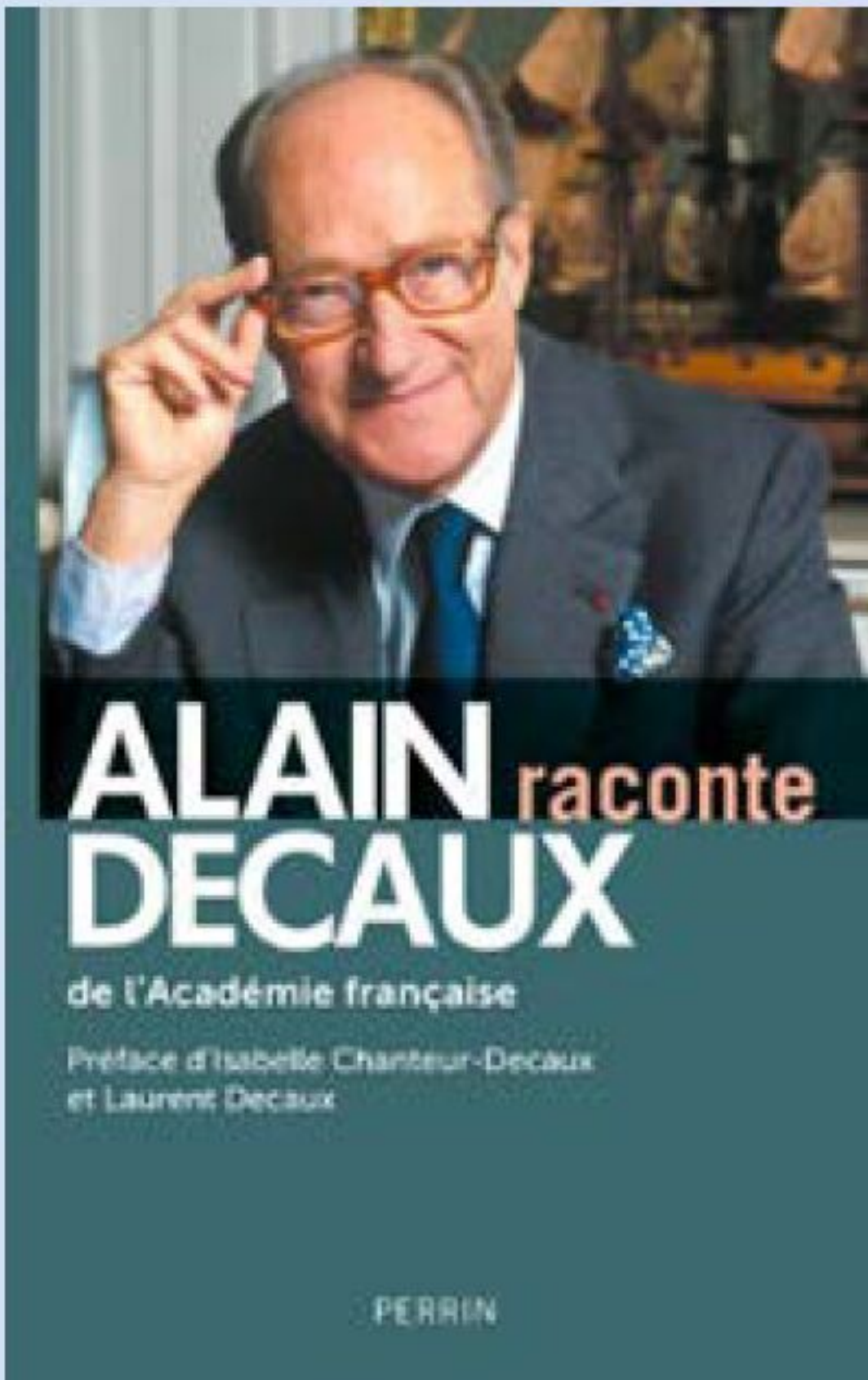
THIERRY SARMANT

Les Bourbons dans la Révolution. Biographie d'une famille en quête d'unité (1789-1830), de Maria-Sofia Mormile (Armand Colin, 356 p., 24 €).



Demi-cercle Dans ce tableau de Louis-Philippe Crépin, *Allégorie du retour des Bourbons : Louis XVIII relevant la France de ses ruines* (1814), manquent les membres de la branche régicide Orléans...

Alain Decaux, au service de l'Histoire

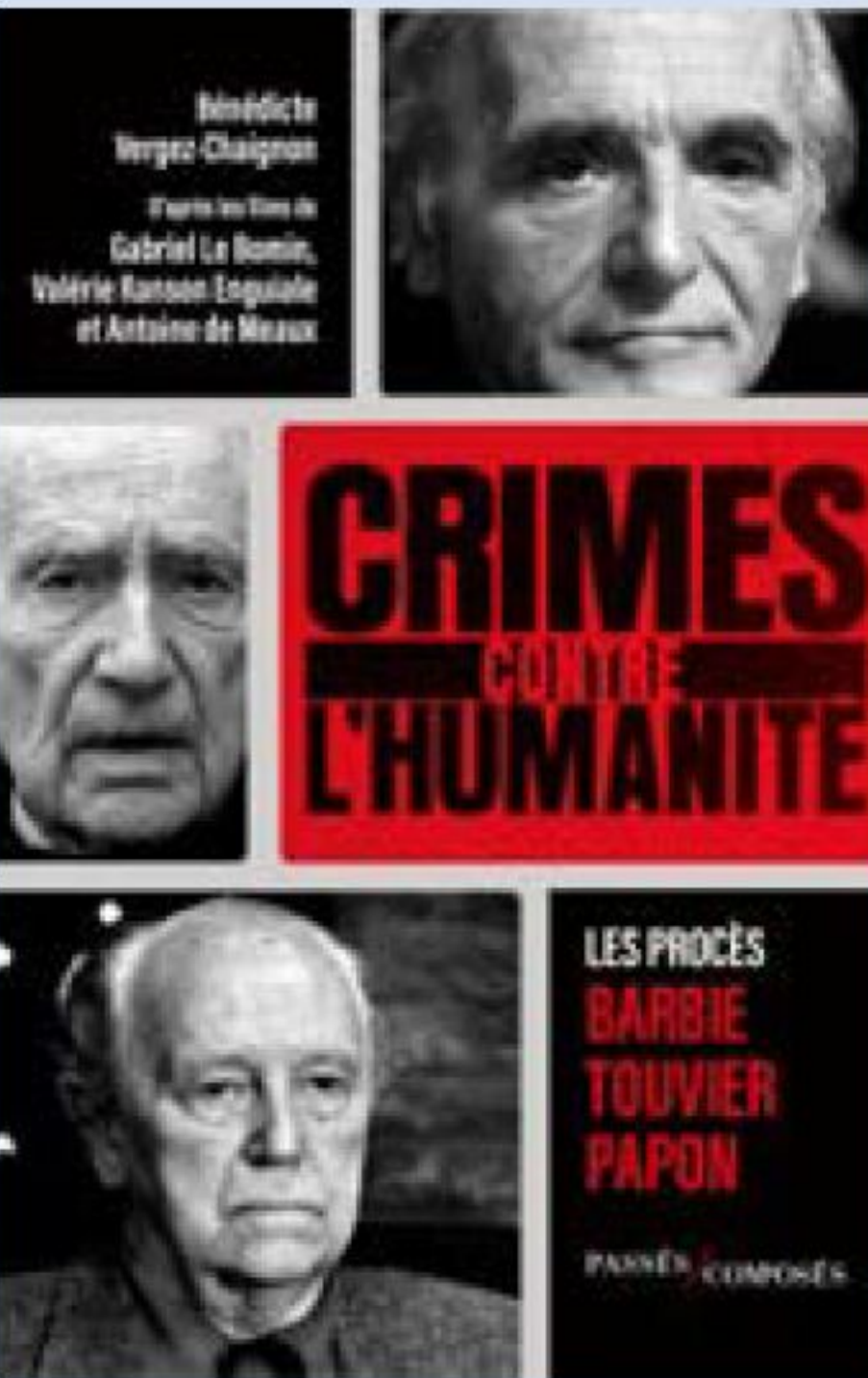


Alain Decaux, « passeur d'Histoire » d'exception, a dirigé *Historia* de 1969 à 1971. Bernard Pivot a vu en lui un « instituteur national », qui a séduit et instruit des millions de Français par ses émissions, sans une note, sans un pense-bête. Les spectateurs étaient captivés par son art oratoire, ses gestes, son regard, la maîtrise totale de son sujet. Pour le centième anniversaire de sa naissance, son éditeur republie 26 de ses

récits, de la Gaule des Mérovingiens à l'OAS, sans oublier Jeanne d'Arc, Louise Michel ou Petiot. Alain Decaux a su rendre l'Histoire accessible à tous. DENIS LEFEBVRE

Alain Decaux raconte (Perrin, 2025, 660 p., 27 €).

Quand la France affronte son passé



Bénédicte Vergez-Chaignon, spécialiste de la Seconde Guerre mondiale et de l'Occupation en France et autrice de nombreux ouvrages, raconte l'histoire des procès échelonnés sur plus de dix ans (procès Barbie, mai-juillet 1987 ; procès Touvier, mars-avril 1994 ; procès Papon, octobre 1997-avril 1998) de ces trois hommes, coupables de crimes contre l'humanité : le boucher de Lyon, le gangster fasciste moyen, le criminel de bureau. Elle a tout lu, visionné toutes les

images de ces procès. Elle établit les faits, reproduit de nombreux documents. Plus largement, elle s'interroge, et nous interroge, sur l'empreinte de Vichy dans notre société, sur les questions de la mémoire et de l'imprescriptibilité. D. L.

Crimes contre l'humanité. Les procès Barbie Touvier Papon, de Bénédicte Vergez-Chaignon (Passés/Composés, 220 p., 26 €).



ESPIGONNE ET DANSEUSE : LA MISSION SECRÈTE DE MISTINGUETT RÉVÉLÉE

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

BUCHET • CHASTEL

Milady, une voix enfin écoutée

À partir des indices semés dans *Les Trois Mousquetaires*, ce roman rend vie à Milady et nous offre le magnifique portrait d'une femme libre jetée dans un monde d'hommes.

Tout lecteur des *Trois Mousquetaires* sait qui est Milady de Winter. Personnage à ce point connu que le cinéma s'en est très tôt emparé. Lana Turner, Mylène Demongeot, Faye Dunaway, Eva Green lui ont prêté leurs traits. Arielle Dombasle, Emmanuelle Béart l'ont campée à la télévision, Magali Noël au théâtre. Arturo Pérez-Reverte en a fait un formidable personnage

de son célèbre *Club Dumas*. On aurait pu penser que tout avait été dit. C'était compter sans Adélaïde de Clermont-Tonnerre. L'enjeu était de taille: comment restituer

dans toute sa vérité un personnage dont Dumas n'a fait qu'effleurer la biographie? Certains affirment que, pour créer sa Milady, il se serait inspiré de Lucy Hay, comtesse

de Carlisle. Après la lecture de *Je voulais vivre*, le doute s'installe. Et si par on ne sait quelle mécanique quantique qui se joue des êtres et du temps, Dumas avait en réalité puisé dans le livre d'Adélaïde de Clermont-Tonnerre? Car ce qui est en jeu ici, c'est bien la vérité historique atteinte par le mensonge de la fiction. Balzac a raison: il y a deux histoires, celle qu'on enseigne, qui est menteuse; et la secrète – où sont les véritables causes des événements. C'est cette dernière que choisit Adélaïde de Clermont-Tonnerre. Celle d'une femme «moderne» qui lutte pour son pays, sa liberté, son idéal. C'est le meilleur livre de la rentrée. Et s'il obtenait le prix Goncourt? **GÉRARD DE CORTANZE**
Je voulais vivre, d'Adélaïde de Clermont-Tonnerre (Grasset, 481 p., 24 €).



Les somnambules, vus de Vienne



Vienne, 31 juillet 1914. La capitale austro-hongroise est en ébullition, et pas seulement à cause de l'ardent soleil d'été. Un mois plus tôt, l'héritier du trône a été assassiné et la ville attend désormais l'inévitable déclenchement de la guerre. C'est dans cette atmosphère surchauffée que Hans, garçon de ferme lettré, débarque de son Tyrol pour consulter Helene, une psychanalyste de renom. Son cabinet devient la plaque tournante du récit. Hans y fait la connaissance de Klara, jeune mathématicienne sur le point de soutenir sa thèse, et d'Adam, un comte condamné à une carrière militaire alors qu'il ne rêve que de musique. Ensemble, ils vont passer les vingt-quatre heures les plus intenses de leur courte existence. Ce roman assez inclassable, marqué par l'onirisme, et d'une densité

folle malgré la temporalité ramassée, livre l'instantané d'un monde à bout de course, où germent les prémices de la modernité. En témoigne cette étudiante spécialiste des nombres incommensurables, qui préfigure la lente accession des femmes aux postes académiques. Ou encore ce quatuor moderne de Schönberg, prisé par Adam, suivi par un ragtime dans un bouge interlope des bas-fonds, annonciateurs du bouillonnement musical de l'après-guerre. Sans parler de cette séance d'hallucination collective sous héroïne ou de l'expérimentation d'Helene sur la psychologie des masses. Les protagonistes sont les cobayes « d'une étude [qui s'appelle] vingtième siècle », marchant tels des somnambules vers la mobilisation et la catastrophe. Un texte profond, parfois complexe, mais qui ne laisse pas indifférent. **ISABELLE MITY**
Les Incommensurables, Raphaëla Edelbauer, (Métaillé, 337 p., 23 €).

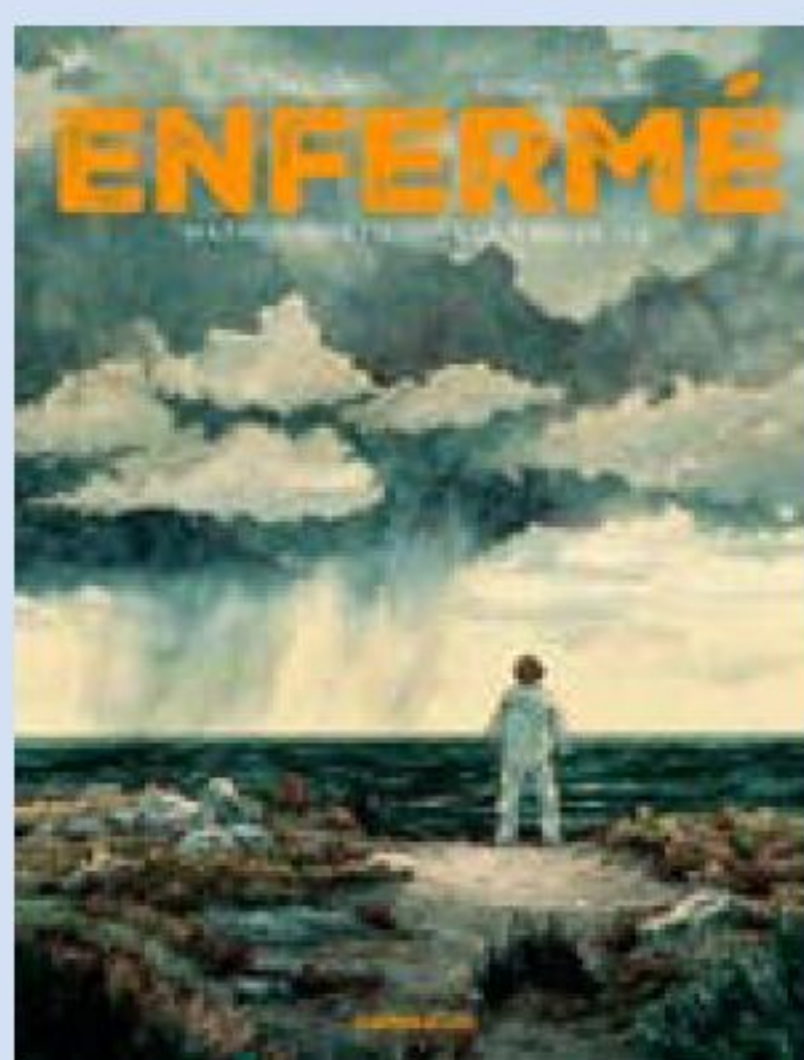
Mistinguett, l'arme secrète !



Mistinguett (1875-1956) fut la reine du music-hall parisien. Mais elle fut aussi une redoutable espionne au service de la France pendant la Première Guerre : pour libérer son amant Maurice Chevalier, prisonnier en Allemagne, elle fournit au gré de ses missions et de ses liaisons – l'une, avec un diplomate prussien – des informations capitales qui menèrent, ni plus ni moins, à la

victoire des Alliés en 1918 ! Archives, témoignages et chroniques de l'époque... Bruno Fuligni s'est livré à un méticuleux travail de recherche pour reconstituer l'incroyable parcours de cette artiste, espionne et, surtout, femme libre. MATHILDE SAMBRE
Mistinguett : la danseuse qui a sauvé la France, de Bruno Fuligni (Éditions Buchet/Chastel, 22 €).

Mathurin, jeune et nuisible

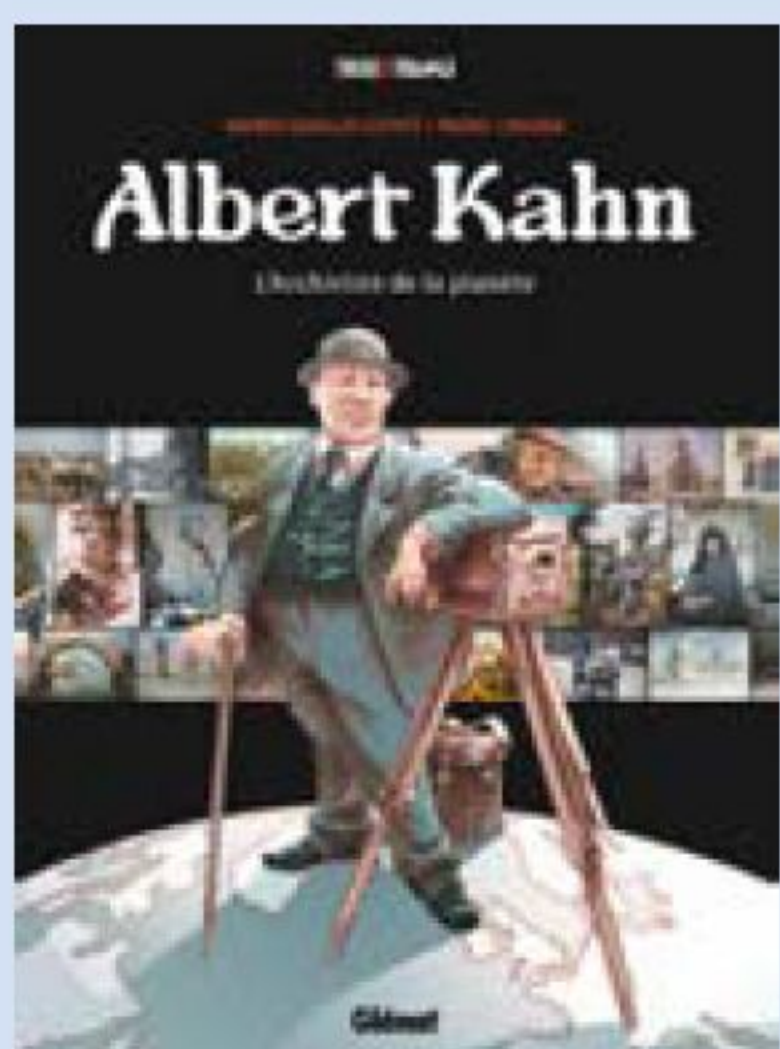


Au début du XX^e siècle, Mathurin Réto, un orphelin de 13 ans, sombre dans la petite délinquance. Il se retrouve condamné à la colonie pénitentiaire de Belle-Île-en-Mer – dont il n'est censé sortir qu'à sa majorité. Ce lieu est d'une brutalité simplement terrifiante. L'historien Julien Hillion, qui a consacré ses études à cette colonie pénitentiaire (*Le Bataillon des*

« nuisibles », 2022), propose de redécouvrir son quotidien par les yeux d'un enfant. Très solidement documentée, l'histoire n'en est que plus poignante... LAURENT VISSIÈRE

Enfermé. Mathurin Réto, pupille à Belle-Île, de Julien Hillion et Renan Coquin (Dargaud, 128 p., 25 €).

Celui qui aima l'humanité



Juif alsacien, le jeune Albert Kahn (1860-1940) abandonne sa province occupée par l'Allemagne pour conquérir Paris. Il va rapidement faire fortune et ouvrir bientôt sa propre banque (1898). Mais, pour lui, la réussite ne constitue pas un but en soi, et il met son argent au service d'un idéal humaniste. Il finance des campagnes photographiques pour

dresser l'« inventaire visuel » du globe, mais aussi des bourses de voyage, dans l'espoir que les peuples se comprennent mieux. Puis viennent 1914-1918, la crise et le second conflit mondial. L'album rend un vibrant hommage à ce philanthrope optimiste, qui mourra ruiné dans un monde lui-même en ruine. L. V.

Albert Kahn. L'Archiviste de la planète, de Didier Quella-Guyot et Manu Cassier, (Glénat, 96 p., 20,50 €).

Il était une foi, la chute de Rome

Si le christianisme sauvait l'Empire, que deviendraient les cultes traditionnels et toute la culture savante païenne ? Les Romains vont devoir choisir, et vite !

À la fin du III^e siècle, l'Empire romain semble prêt à s'effondrer sur lui-même, victime de sa grandeur et de la démesure de ses gouvernants. Une société secrète, les Enfants de Seth, lit d'ailleurs dans les étoiles sa chute finale : le compte à rebours a déjà commencé ! Mais la fin de Rome et de la civilisation antique s'avère inacceptable, et ses adeptes, qui appartiennent pour la plupart aux cercles dirigeants de l'Empire, décident d'infléchir la fatalité, coûte que coûte... France Richemond, la talentueuse scénariste du *Trône d'argile*, aime les grandes fresques historiques, et elle aborde ici cette période très méconnue de l'Empire tardif, bien moins



« décadent » que l'image qu'on en a traditionnellement. Lorsque Dioclétien monte sur le trône, en 284, l'Empire va mal ; il parvient cependant à rétablir la situation par une série de brillantes campagnes, en Orient comme en Occident ; c'est lui aussi qui réorganise le gouvernement impérial. Mais il s'avère incapable de régler le problème posé par le

christianisme, qui semble près de triompher : cette foi va-t-elle hâter le déclin de Rome ou, au contraire, lui assurer une survie inespérée ? Une question que se posent avec angoisse les Enfants de Seth. Changer de religion ne leur poserait d'ailleurs guère problème tant, pour eux, le Destin représente une force infiniment supérieure aux dieux. Le pari s'avère cependant risqué, car, avec les anciennes croyances, c'est toute la culture classique qui risque d'être emportée. Avec un incontestable brio, l'album propose ainsi la chronique d'un naufrage annoncé, même si, jusqu'au bout, on continue d'espérer... L. V.

Civilisations : Rome, de France Richemond et Federico Ferniani (Delcourt, 120 p., 30 €).